



**HAL**  
open science

## Contagions. Histoires de la précarité humaine

Florent Coste, Adrien Minard, Aurélien Robert

► **To cite this version:**

Florent Coste, Adrien Minard, Aurélien Robert. Contagions. Histoires de la précarité humaine. Tracés : Revue de Sciences Humaines, 2011, Contagions, 2 (21), pp.7-20. halshs-01303174

**HAL Id: halshs-01303174**

**<https://shs.hal.science/halshs-01303174>**

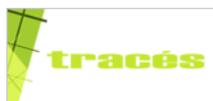
Submitted on 10 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



---

## Contagions. Histoires de la précarité humaine

Florent Coste, Adrien Minard et Aurélien Robert

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/traces/5126>

DOI : 10.4000/traces.5126

ISSN : 1963-1812

### Éditeur

ENS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2011

Pagination : 7-20

ISBN : 978-2-847888-324-2

ISSN : 1763-0061

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



### Référence électronique

Florent Coste, Adrien Minard et Aurélien Robert, « Contagions. Histoires de la précarité humaine », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 21 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/traces/5126> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.5126>

---



*Tracés* est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

ÉDITORIAL

# Contagions. Histoires de la précarité humaine

Catastrophes nucléaires et contaminations radioactives; contaminations alimentaires par diverses bactéries qui affectent aussi la santé fragile de l'agriculture européenne; mouvements d'émancipation des peuples du Maghreb et du Proche-Orient qu'on qualifie de « contagion démocratique »; ravages de produits financiers toxiques qui continuent de menacer l'équilibre budgétaire des États-nations; émergence de maladies infectieuses globales (SRAS, gripes H1N1 et H5N1) que l'OMS ne peut contrôler qu'en testant la fiabilité des rumeurs qui se propagent à leur propos (November et De Conto, 2011) : si la contagion fait tant la chronique, c'est qu'elle sert à qualifier assez commodément un phénomène doté d'une dynamique d'expansion exponentielle et d'autant plus angoissante qu'elle semble souvent dépourvue d'une origine définie et d'une fin prévisible<sup>1</sup>. La notion dit donc parfois notre peur et notre vulnérabilité, parfois notre ignorance et notre impuissance, mais elle implique aussi que face à de telles situations d'urgence nous puissions imposer des procédures d'alerte et des dispositifs de prévention.

Cette omniprésence protéiforme de la topique épidémique, loin d'être évidente, mérite d'être interrogée. Il importe d'abord de distinguer contagion et contamination. Bien que leur racine latine commune renvoie au contact et au sens du toucher, leur grammaire diffère. Si le phénomène qu'ils décrivent est toujours relationnel, le rôle assigné aux *relata* (éléments ou individus mis en relation) reste à clarifier. Décrire un phénomène contagieux, c'est à la fois dire qu'un individu en contamine un autre et dire que ces individus ne sont que les relais de quelque chose qu'ils ne maîtrisent pas. C'est plutôt le concept de contamination qui a charge de préciser ce

1 Nous tenons à remercier Luc Berlivet, Aude Fauvel, Cristelle Terroni, Christelle Rabier, Florent Siaud, Noël Bonneuil et Joël Chandelier, qui ont tous contribué par leurs conseils et leur disponibilité à ce numéro.

qu'il advient des relata (telle personne a contaminé telle autre). La contamination remonte des effets aux causes d'un processus avec ses agents et ses patients, à la différence de la contagion, qui décrit un processus de manière impersonnelle et globale.

Ainsi la force descriptive de ces deux termes tient sans doute à leur capacité à articuler lieux, points de vue et acteurs et à croiser les enjeux de la science, de la morale et de la politique. Aussi souples qu'ils soient pour capter des événements hétérogènes, ils demeurent pourtant lourds de présupposés que nous voudrions également déminer. Et l'urgence à laquelle la contagion accule ne saurait empêcher de dénaturiser, par la profondeur historique et le croisement des disciplines, ce qui s'impose, semble-t-il, comme une clé de compréhension de nombreux phénomènes contemporains.

Si les phénomènes contagieux et épidémiques nourrissent un jeu sur l'incertitude et la peur, serait-ce alors qu'ils répondent à une logique si autonome qu'on ne pourrait en isoler le(s) responsable(s)? Seraient-ils si globaux qu'on ne pourrait les imputer à quiconque? Et si fluctuants qu'on ne saurait en stabiliser la représentation? Pourrait-on encore maintenir ce partage dissymétrique entre contagions au sens littéral (du sida, de la grippe...) et contagions au sens métaphorique (du bâillement, de la révolte...) qui repose sur un primat de la science médicale? Quelles sont par conséquent les ressources des sciences sociales à leur endroit?

## **La contagion et les sciences sociales**

D'emblée se pose la question des prérogatives des sciences sociales sur le terrain des épidémies. Les sciences sociales peuvent-elles se mêler des épidémies réelles qui relèvent à première vue de la juridiction des sciences dures? Leur revient-il de déplier ces processus biologiques pour en restituer la dimension morale, politique, culturelle et en redistribuer les responsabilités?

Il semble en effet opportun de distinguer deux situations apparemment fort différentes : celle dans laquelle la contagion, ses modalités et ses effets, sont directement l'objet du discours des sciences sociales (Giles-Vernick et Craddock, 2010; Keck, 2010), et celle dans laquelle on se sert de la contagion comme d'un outil conceptuel pour décrire des phénomènes d'ordres très divers, historiques, sociaux ou encore moraux (Tarde, 2001; Sperber, 1996). Mais une telle division montre rapidement ses limites, tant la frontière entre ces deux pôles se brouille dans certains cas.

Le pouvoir d'attraction des catégories biologiques pour expliquer des phénomènes historiques et sociaux demeure grand aujourd'hui, comme en

témoigne l'entretien réalisé avec Jared Diamond dans ce numéro. Dans la gigantesque fresque historique qu'il propose pour expliquer la suprématie de l'Europe sur le reste du monde, les épidémies jouent en effet un rôle de premier plan. L'immunité dont auraient bénéficié les Européens par rapport aux autres peuples du monde serait l'une des sources principales de la supériorité du continent eurasiatique du point de vue industriel, culturel, politique (Diamond, 2000). Si les épidémies constituent ainsi l'un des objets de l'enquête de Jared Diamond, ce dernier explique qu'il s'inspire de certaines méthodes de l'épidémiologie pour étudier l'ensemble des facteurs qui concourent à l'histoire globale des populations humaines. Selon lui, une telle approche permettrait de modéliser a posteriori les facteurs déterminants dans l'évolution des populations. En d'autres termes, le mouvement des populations, leurs évolutions et leurs mutations seraient causalement dépendants de l'histoire des microbes.

Mais force est de constater que les sciences sociales ne portent que très rarement sur le phénomène contagieux tel que l'étudient les médecins et les épidémiologistes. L'historien, le sociologue et l'anthropologue s'interrogent plutôt sur la façon dont les structures et les interactions sociales se co-déterminent avec la réaction des autorités et les représentations des acteurs. Par exemple, les travaux de Paul Farmer (Saussy éd., 2010) montrent, contre une approche strictement épidémiologique, à quel point les facteurs économiques et sociaux, de même que les rapports de domination, déterminent la diffusion des maladies infectieuses, qui affectent bien plus sévèrement les populations pauvres que les riches. Aussi, même si l'on conservait en partie la méthode des « expériences naturelles en histoire » (*natural experiment in history*) utilisée par Diamond, on ne peut pas, le plus souvent, restreindre l'analyse du rapport entre l'homme et les maladies à des facteurs purement biologiques ou environnementaux. Plus que les seules conditions sociales et politiques de la diffusion des maladies, qui sont indépendantes de l'infection elle-même, les représentations collectives des différents acteurs sociaux impliqués jouent un rôle déterminant dans l'étude de la contagion.

L'article de Mary Douglas et Marcel Calvez traduit dans ce numéro illustre ce point en proposant un cadre général permettant de comprendre le lien entre contagion et rôles sociaux. Selon eux, les représentations relatives au sida reflètent une partie de la structuration de la société par des pôles définis selon les rapports qu'entretiennent les différents acteurs en fonction de leur appartenance à l'un des groupes culturels qui organisent l'espace politique. La volonté de s'opposer à une élite du savoir conforterait par exemple certaines opinions sur le caractère presque magique de la transmission du sida, malgré la publication des connaissances scientifiques

sur le sujet. Dans ce cas, si c'est la maladie qui structure de facto la société, en décimant ou en isolant une partie de la population, le rôle des représentations liées aux conditions sociales des différents groupes de cette société est tout aussi fort que celui des microbes.

Les phénomènes épidémiques sont indissociables de l'image que nous en construisons. Pourtant dans l'entretien qu'il accorde dans ce numéro, Jussi Parikka, spécialiste des cultures digitales et des virus qu'elles engendrent, avoue sa réticence à n'étudier que les métaphores virales et les représentations de la contagion en contexte virtuel. On méconnaîtrait ainsi les processus concrets de diffusion et de propagation et les dispositifs matériels (comme les logiciels, leurs interfaces, leurs mises en réseau) dans leurs effets sur nos représentations et nos manières de faire société. Un exemple récent viendrait le confirmer.

Le 13 septembre 2005, les concepteurs du jeu en ligne *World of Warcraft* ont ajouté un nouveau personnage, atteint d'une maladie contagieuse provisoirement nommée « Corrupted Blood », et qui la transmet par simple contact à d'autres qui peuvent en réchapper en fonction de leurs ressources immunitaires. Cette inflexion a bouleversé le jeu lui-même. Les éditeurs ont dû imposer des mesures de prophylaxie virtuelle, qui n'ont pas empêché de faire repartir le jeu de zéro sur les serveurs ravagés par l'épidémie. Plusieurs épidémiologistes se sont penchés sur cet événement virtuel, afin de montrer le fort potentiel de ces jeux pour modéliser la diffusion des épidémies réelles à partir d'un patient zéro :

Le monde moderne a deux types distincts d'agents pathogènes : réel et virtuel. Les agents pathogènes réels sont logiquement ceux qui infectent les organismes réels, dont de nombreux causent ensuite une maladie et deviennent l'objet d'étude des professions médicales et de santé. Le second type d'agent pathogène, le virus virtuel, infecte les ordinateurs à partir de logiciels. L'irruption que nous avons décrite marque la première fois qu'un virus virtuel a infecté un être humain virtuel d'une manière ressemblant, même lointainement, à une épidémie réelle. Comme la technologie et la biologie sont de plus en plus intégrées à la vie quotidienne, ce petit pas vers l'interaction des virus virtuels et des êtres humains pourrait devenir considérable. (Lofgren et Fefferman, 2007, p. 627, nous traduisons)

En effet, derrière les personnages se cachent des joueurs bien réels, souvent considérablement investis dans le jeu et liés par des relations d'amitié, de pouvoir ou de domination. Il y a là quelque chose de beaucoup plus fort que les *natural experiments* proposés par Jared Diamond, puisque ce nouveau modèle permet de tenir compte des relations interindividuelles, des positions sociales des joueurs dans le jeu, et de suivre l'évolution en temps réel et non seulement a posteriori. Bien qu'il soit impossible de réduire l'étude de la contagion à son analyse médicale, la proximité apparente des divers

phénomènes contagieux avec la transmission des maladies incite à adopter un point de vue au plus près des sciences dures.

## De la contagion morale au biopouvoir

En visant dès lors une clarification conceptuelle de la contagion et de ses usages, il s'est avéré nécessaire de tracer la généalogie de la notion de contagion. Si la prétendue antériorité d'un usage scientifique et médical sur ses dérivés analogiques et métaphoriques semble mise à mal, il sied de dégager les racines morales et politiques de la contagion.

Les médecins de l'Antiquité ont longtemps privilégié la connotation morale du terme sur celle, purement scientifique, que nous connaissons aujourd'hui. S'ils acceptaient l'idée selon laquelle deux individus distants peuvent contracter la même maladie par l'entremise de l'air ambiant, ils ne concevaient pas qu'un micro-organisme contagieux puisse se propager dans une communauté d'individus (Conrad et Wujastyk éd., 2000). L'idée de contagion apparaît alors comme un emprunt des médecins beaucoup plus que comme une production conceptuelle qui leur serait propre. Arnaud Fossier et Aurélien Robert montrent ainsi dans leurs articles respectifs que, des Pères de l'Église jusqu'aux premiers auteurs de la scolastique, le modèle contagionniste était principalement utilisé en contexte doctrinal pour décrire la possible propagation du mal – plutôt que de la maladie.

L'idée selon laquelle une raison naturaliste aurait petit à petit construit une théorie scientifique de la contagion et expurgé toute acception métaphorique de la contagion n'en devient que plus contestable. Au contraire, la constitution d'une théorie médicale de la contagion – autour de Pasteur – a paradoxalement ouvert durant le XIX<sup>e</sup> siècle un espace de légitimation pour des théories de la contagion appliquées aux foules, aux crimes, à la prison ou à la littérature. Jan Goldstein (1984) a montré que les sciences du psychisme se sont fédérées et constituées institutionnellement autour de la notion de « contagion morale » pour s'emparer de cas de possession collective, comme les convulsionnaires de Saint-Médard ou les possédés de Morzine (Maire, 1985 ; Carroy-Thirard, 1981). C'est aussi grâce au succès de la théorie de la contagion du crime (permise, croyait-on, par l'imitation des faits divers relayés par la presse), que certains médecins légistes ont pu constituer la science criminelle en discipline spécifique (Renneville, 1994). À propos du système pénitentiaire qu'il étudie dans ce numéro, Grégory Salle insiste sur la profonde continuité qui lie la vocation hygiéniste du système carcéral et la volonté d'enrayer la propagation du crime. Reste que ce

dispositif d'enfermement se retourne en un sens contre lui-même en devenant par un effet de concentration une école du crime et un nouveau foyer épidémique. La menace de la « contagion morale » est également brandie à partir de la Restauration en France, par les partisans d'un ordre moral, qui prétendaient expurger la littérature des idées susceptibles d'affaiblir le corps social et contrôler la lecture de textes considérés comme nocifs. La volonté de mettre au pas de la morale une littérature qui affichait ses prétentions au réalisme contribua d'autant plus à la responsabilisation de l'écrivain et à l'autonomisation du champ littéraire (Sapiro, 2011).

Ces exemples sont instructifs. Car la littérature, l'anthropologie criminelle et les sciences du psychisme ne se sont autonomisées qu'en important un schème de pensée propre à l'institution ecclésiale, laquelle défendait depuis des siècles ses prérogatives sur le gouvernement des âmes. De ce point de vue, la contribution d'Arnaud Fossier nous permet de saisir dans la « contagion des péchés » l'un des piliers des ambitions pastorales d'une Église obsédée par la brebis galeuse. L'appropriation de la question de la contagion morale par ces différents champs que sont la littérature ou les sciences de l'esprit marque donc moins une rupture, qu'elle n'entérine une continuité profonde dans les « arts de gouverner ». L'histoire de la notion de contagion ne suivrait donc pas une sécularisation linéaire qui l'aurait expurgée de ses présupposés religieux, mais tout au contraire, s'adosserait étroitement à ce laboratoire disciplinaire et politique que fut l'Église médiévale et dont les effets se font encore sentir.

L'étude des discours sur la contagion mérite donc notre intérêt, en raison des justifications normatives qu'ils autorisent. Une institution peut ainsi se servir de l'argument contagionniste pour formuler et mettre en œuvre des mesures coercitives (l'excommunication ou la quarantaine). Car parler de contagion permet de naturaliser la menace globale qu'un phénomène de prolifération non maîtrisée d'un mal ou d'une maladie fait peser sur une communauté, justifiant ainsi l'adoption de mesures destinées à protéger son existence et sa vitalité. Saisissant la coproduction du vivant et du politique (Foucault, 2004 ; Keck, 2008), la notion de « biopouvoir » constitue de ce fait un point de convergence naturel de ce numéro. L'enquête de Jean-Baptiste Fressoz sur la vaccine cherche à comprendre par quels biais s'est imposé ce virus bénin censé protéger de la petite vérole mais dont on soupçonnait le potentiel contaminateur. Il fallut d'abord mettre de l'ordre dans la représentation des symptômes de la vaccine. Les médecins appelèrent en renfort de leur propre observation clinique les compétences picturales d'un dessinateur, dont les planches dermatologiques très suggestives, censées représenter le réel, contribuèrent à naturaliser des catégories noso-

logiques jusque-là débattues et à préserver la réputation de la vaccine. Par ailleurs, la formalisation des savoirs autour de la vaccine s'est doublée d'une organisation bureaucratique pyramidale de comités de vaccine (des plus locaux jusqu'à l'échelle nationale), permettant de filtrer les nouvelles des résultats de vaccination. Selon l'auteur, derrière une telle entreprise se trame une politique héritière de la Révolution française, soucieuse de régénérer le corps social et de gouverner les êtres par la douceur.

Par-delà ces biopolitiques pastorale ou post-révolutionnaire, Jussi Parikka propose du reste une extension radicale de la notion foucauldienne au contexte numérique qui caractérise aujourd'hui notre quotidien, en montrant que notre vie ordinaire se reconfigure de plus en plus à travers les médiations des réseaux sociaux et les interfaces des logiciels. Une biopolitique digitale, pour virtuelle qu'elle paraisse, reste donc un terrain d'investigations futures.

### **Géographies de la contagion : jeux d'échelles et production du social**

La contagion a beau être anticipée par des craintes, sa probabilité évaluée en termes de risques, sa propagation se fait initialement hors de tout contrôle et concerne déjà, une fois l'alerte donnée, des collectivités plus ou moins vastes. Le travail du chercheur, tant en épidémiologie qu'en sciences sociales, consiste alors à se déplacer le long de ses itinéraires pour en suivre les manifestations et pour en trouver le foyer originel. Rendre compte d'un processus de contagion suppose donc de ne pas limiter son observation au niveau macroscopique, pour mettre en évidence, au contraire, grâce à des variations de focale, la temporalité de son déploiement à différentes échelles. C'est précisément à cet exercice que se livre Julien Bonhomme dans son enquête sur la rumeur des numéros de téléphone tueurs (selon laquelle on pouvait mourir brutalement à la suite d'un appel anonyme mystérieux sur son portable). Apparue au Nigeria en 2004, elle se diffuse rapidement, via des chaînes de SMS et les mises en garde des médias, aux autres pays du golfe de Guinée, puis, à partir de l'Inde, en Asie, avant de revenir sur le continent africain par l'est. Après avoir cartographié, à la manière d'un épidémiologiste (Koch, 2011), cette rumeur transnationale, l'auteur montre qu'elle n'est pas associée aux mêmes significations selon les régions de sa dissémination, puisqu'elle est perçue comme une forme de sorcellerie en Afrique et un virus téléphonique dans les pays asiatiques, rappelant ainsi que les informations rumorales sont davantage susceptibles d'être modifiées au cours de leur voyage que les maladies.

Les pandémies récentes et les maladies dites émergentes (sida, Ébola, grippe aviaire) ont pu se diffuser à l'échelle du globe en empruntant les réseaux de communication modernes, notamment les lignes des vols long-courriers, pour atteindre n'importe quelle région du monde, si bien que leur indifférence aux frontières nationales est devenue un lieu commun des écrits populaires et scientifiques qui leur sont consacrés (Wald, 2008 ; Albertini, 2009)<sup>2</sup>. Le récit d'épidémie typique met en scène, sur un mode sensationnaliste, un virus inconnu originaire d'une région déshéritée d'Afrique ou surpeuplée d'Asie qui fait soudainement des ravages au sein des populations denses d'une mégapole occidentale<sup>3</sup>, inversant ainsi en quelque sorte le scénario des rencontres impériales popularisé par Jared Diamond. Actualisée par la mondialisation des circuits commerciaux et des réseaux de transport, une telle trame narrative n'illustrerait que le caractère impersonnel et extrêmement mobile des phénomènes de contagion, mais échouerait à saisir les ressorts de leur diffusion si, en négligeant les interactions observables à l'échelle locale, elle occultait les processus concrets de transmission qu'ils mettent en jeu.

C'est ainsi pour compenser un déficit d'incarnation que les récits d'épidémies ont associé la figure du « patient zéro », considéré comme le premier individu contaminé par l'agent pathogène, à celle du *super spreader*, défini à l'occasion de l'épidémie de SRAS comme un porteur du germe qui, par son comportement et ses déplacements, a transmis la maladie à un grand nombre de personnes (Barnes, 2010). La mise en intrigue du destin de Mary Mallon, cuisinière irlandaise identifiée comme premier porteur sain de la fièvre typhoïde, qui, durant les années 1900, infecta une trentaine de personnes de la région de New York (Leavitt, 1996), ou de celui de Gaëtan Dugas, ce jeune steward québécois stigmatisé pour avoir répandu le virus du sida dans la communauté homosexuelle américaine, a constitué le registre biographique en révélateur des logiques d'expansion et des réactions sociales propres à la contagion (Shilts, 1987 ; Wald, 2008). Ces jeux d'échelles, qui interrogent le rôle de l'individu dans la genèse d'une menace collective, permettent également de mettre en relation les procédures d'accusation dont sont victimes certaines catégories de personnes avec la position qu'elles occupent par rapport à une communauté de référence à protéger. Dans leur article traduit ici, Marcel Calvez et Mary Douglas montrent que les discours au sujet de la maladie et du savoir médical changent radicalement

---

2 Pour un exemple emblématique de ces écrits alarmistes, voir le best-seller de Garrett (1994).

3 Sur la position de *hubs* des métropoles mondiales au sein des réseaux de transmission des maladies, voir Ali et Keil éd. (2008). Le rôle joué par la mise en récit des épidémies sur les dispositifs épidémiologiques globaux mis en place à l'échelle internationale est étudié dans l'ouvrage de Dry et Leach (2010).

selon les positions relatives des acteurs. Le groupe jugé déviant est d'autant plus enclin au fatalisme, à l'incrédulité et à la revendication de ses conduites à risque qu'il est exclu par la majorité. L'appartenance à la communauté majoritaire détermine au contraire l'idée très répandue selon laquelle le sida est nécessairement une maladie exogène et qu'un ancrage territorial local, couplé à une mise à distance des groupes à risque, suffit pour en être préservé. Raisonnablement qui a permis de justifier par des motifs hygiéniques et sanitaires des mesures de renforcement des limites frontalières et de ségrégation à l'égard des migrants (Kraut, 1994 ; Bashford éd., 2006).

L'épidémie affecte donc les comportements et les représentations des humains en fonction de leurs positions respectives dans un espace social et relationnel reconfiguré par le danger de la contagion. De plus, elle met en crise la société dans laquelle elle se développe en déstabilisant les limites que cette dernière entend se donner. De pair avec l'édification de frontières et de dispositifs d'exclusion – à l'instar du système carcéral étudié par Gregory Salle – la contagion participe ainsi à la formation ou à la consolidation d'identités sociales : c'est pourquoi la catégorisation des homosexuels comme groupe à risque au début de l'épidémie de sida a permis à la fois de canaliser les peurs collectives et de favoriser l'émergence d'un militantisme qui a su jouer du retournement des stigmates et de l'apparition d'associations de malades pour se développer (Pinell, 2002 ; Dodier, 2003).

## Limites et vertus du mimétisme contagieux

Aussi indiscernables qu'ils paraissent, les phénomènes de contagion ne s'en propagent pas moins selon des procédés concrets. Une attention aux canaux et aux médias de la contagion est à cet égard indispensable. La parole, plus labile et favorable à l'émergence de rumeurs que l'écrit, suscitait autrefois des craintes<sup>4</sup>. Aujourd'hui, le réseau Internet semble le média le plus propice à un fonctionnement viral : il véhicule en effet à une rapidité extrême des informations entre ses utilisateurs, mais aussi des éléments parasites (publicités, logiciels espions, virus), non désirés voire nuisibles (Parikka et Sampson éd., 2009). L'article de Thomas Beauvisage, Jean-Samuel Beuscart, Thomas Couronné et Kevin Mellet montre cependant, à partir d'une revue de travaux récents consacrés à cette thématique virale sur Internet, que le modèle de la contagion ne permet qu'une compréhension limitée du succès fulgurant qu'y rencontrent certains produits culturels comme des vidéos

4 Telle la parole hérétique pour l'Église ou la parole fanatique selon Voltaire ; voir Wenger (2007).

ou des morceaux de musique. Certes, l'étude de leur circulation au sein de réseaux sociaux et de plateformes de partage en ligne met en évidence des phénomènes de propagation au sein de communautés virtuelles, mais ceux-ci restent cependant indissociables de facteurs bien connus des sociologues des médias, comme les prescriptions éditoriales ou les recommandations émises par certains leaders d'opinion (Katz et Lazarsfeld, 2008). De plus, si la métaphore virale est le plus souvent mobilisée pour évoquer des formes de transmission et de mobilité accélérée, elle néglige les données qui circulent et, en surestimant les logiques de répliation, devient incapable de rendre compte des processus de distorsion des contenus qui accompagnent la diffusion d'idées ou d'œuvres culturelles<sup>5</sup>.

À une époque souvent décrite en termes de mobilité accrue des hommes et des marchandises, le modèle contagionniste, qui repose sur le primat de l'instable et de l'imprévisible, s'avère particulièrement séduisant pour décrire les faits sociaux. C'est probablement l'une des raisons expliquant la récente redécouverte des écrits de Gabriel Tarde qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fait figure de rival d'Émile Durkheim, fondant une grande partie de ses réflexions sociologiques sur la notion d'imitation, proche de celle de contagion (Tarde, 2001). Dans l'article qu'il lui consacre, Paul-André Rosental évalue la radicalité de la position tardienne au prisme de ses récits utopiques, qui, pour négligés qu'ils aient été, constituent pourtant la seule tentative aboutie menée par le sociologue pour tester ses théories. En imaginant deux sociétés nouvelles mais en grande partie opposées dans leur organisation, Tarde expérimente les effets d'échanges psychologiques totalement fluides entre individus, établissant ainsi le caractère bienfaisant d'un mimétisme généralisé, mais ne remet pas pour autant en cause l'existence de découpages sociaux préexistants puisque les professions et corporations de métiers y sont reconduites comme principaux groupes de reconnaissance et d'affiliation. Il s'agit probablement là d'une des limites de cette sociologie qui, tout en érigeant l'imitation en principe nécessaire et vertueux des collectivités humaines, bute sur un conservatisme implicite selon lequel tout ordre social suppose la présence de repères, de catégories, voire d'institutions dotés d'un minimum de stabilité.

C'est que la notion de contagion elle-même est, par ses effets, ambivalente, car elle peut être considérée à la fois comme une puissance intégratrice et comme un facteur de désagrégation des liens sociaux. Chez Spinoza, déjà, l'« imitation des affects », qui pousse chacun à désirer être imité par les autres, est au fondement des rapports de socialité entre individus, mais elle

---

5 Il s'agit d'une des principales critiques adressées au programme d'épidémiologie des représentations culturelles développé par Dan Sperber (1996), voir Lenclud (1998).

peut aussi, du fait de la confrontation de passions contradictoires, déboucher sur des situations de discordance qui ne peuvent être réglées que grâce au droit que la multitude consent à transférer au profit de l'État (Moreau, 2005; Citton, 2008). Dans l'anthropologie de René Girard, les interdits, notamment religieux, découlent d'une répression de désirs d'appropriation et de violence réciproque qui, par contagion mimétique, s'étendent jusqu'à constituer une menace pour l'intégrité des groupes humains. Les institutions souveraines (comme la monarchie) se créent avec la désignation d'un bouc émissaire (persécuté puis vénéré) qui met fin à cette propagation des conflits (Girard, 1978). On le voit, si les notions apparentées d'imitation et de contagion suscitent un renouveau d'intérêt dans le domaine des sciences sociales, c'est qu'elles peuvent permettre de comprendre comment des institutions régulatrices et des formes d'auto-organisation peuvent naître du seul jeu des passions, et non, d'un accord de type contractualiste – volontaire et rationnel – des individus.

## Les lisières de l'humanité

Telle est donc l'ambiguïté de la contagion : derrière le brassage, en apparence fluide, des virus et des humains, se trament des raisonnements, des procédures, parfois des politiques de durcissement et de confinement social destinés à nous rassurer. Si la modernité politique, faisant coïncider la liberté et la sécurité, s'appuyait sur un individu sociophobe à protéger de ses voisins, pourrions-nous déceint nous réfugier derrière des barrières suffisamment solides et étanches pour garantir une immunité parfaite (Neyrat, 2008; Esposito, 2010) ?

Car, derrière les rêves – parfois nauséabonds – d'immunité et de pureté, une société se construit dans le métissage des identités et dans l'hybridation de patrimoines tant culturels que génétiques. Ce numéro voulait ainsi accorder une place centrale à ces « acteurs » essentiels de la vie sociale que sont les virus et les microbes. Jean-Baptiste Fressoz propose de décortiquer tous les biais techniques et institutionnels par lesquels la vaccine s'est dotée de contours de plus en plus robustes et s'est imposée dans l'espace public. Aurélien Robert, en examinant pour sa part la postérité et les transformations des théories d'Avicenne sur une période historique plus longue, nous permet de mieux saisir par contrepoint le basculement fatidique de la révolution pasteurienne : après avoir impliqué des éléments contagieux directement liés à l'imagination de leurs porteurs humains, la contagion s'appuie désormais sur des microbes dont le comportement évolue indépendamment des humains (Latour, 1984; Worboys, 1999). Cette nouvelle ontologie

du microbe évacue donc l'intentionnalité mais n'en rend que plus saisissante la place qu'occupent les virus dans l'histoire humaine. Car aussi dés-humanisés et purifiés qu'ils aient été par la science moderne, les virus nous tiennent pourtant étroitement en joue. Le coup de force assez fascinant des travaux de Jared Diamond, sans prêter quelque intentionnalité anthropomorphique aux microbes, consiste sans doute à leur assigner des stratégies qui influent de manière décisive sur le cours de l'histoire humaine.

Les frontières ont donc bougé entre l'homme et le microbe et, les récits d'épidémies que contient ce numéro le montrent, la contagion tend à rendre la frontière qui sépare humains et non-humains de plus en plus ténue. Médiatrices, les techniques ont en la matière contribué à mettre davantage l'humain en réseau et à l'exposer aux différents virus (biologiques ou technologiques) qui ont infiltré – et construit – notre cité. La rumeur des numéros tueurs n'aurait sans doute pas pris cette ampleur sans le développement de la téléphonie mobile, qui constitue un facteur crucial d'accessibilité – et de vulnérabilité – d'un consommateur toujours joignable. La rumeur se précipite par conséquent à la faveur de ce terrain sociotechnique.

Les phénomènes épidémiques sont l'occasion d'un télescopage violent entre les espèces (Kirksey et Helmreich, 2010) et entre humains et non-humains (Houdart et Thiery éd., 2011). Au sein d'un monde dont on revendique à l'excès le caractère instable, flexible, provisoire, pour ne pas dire liquide (Bauman, 2007), la contagion met à l'épreuve la plupart des frontières dont nous nous dotons pour nous affirmer et exister : frontières institutionnelles, culturelles, sociales, mais aussi matérielles et ontologiques. Elle nous oblige à nous frotter à des entités non humaines dont le contact remet en cause nos certitudes. L'enquête philosophique menée par Hugo Clénot sur le cinéma d'épidémie est de ce point de vue éclairante. Ces fictions extrêmes, en radicalisant une menace exogène à la société, disent tout à la fois l'impossible quête d'un refuge gage de stabilité et la difficulté de la reconnaissance mutuelle dans une société qui, sous l'omniprésence de la mort, oscille entre une reconfiguration permanente et un effondrement imminent. Elles disent aussi la réduction de l'homme à un survivant broyé dans un scénario darwinien qui a fragilisé la confiance qu'il avait pu déposer dans la société et ses institutions. Expression extrême d'un scepticisme contemporain, ces films d'horreur bousculent nos repères moraux et déstabilisent ce que nous croyions définir notre humanité.

Car le point commun à tous les cas d'étude que réunit ce numéro tient au fait que chaque scénario de contagion laisse entrevoir nos peurs les plus profondes, à savoir celles qui portent sur la possible destruction de l'identité humaine. À l'instar du cinéma de zombies et de l'horreur épidémique, ce

numéro espère contribuer à une clarification – pour ainsi dire cathartique – de notre situation anthropologique que nous n’avons pas d’autres moyens de caractériser que par ses fragilités, ses vacillements, pour tout dire sa précarité.

Pour le comité de rédaction de *Tracés*,  
Florent Coste, Adrien Minard, Aurélien Robert

## Bibliographie

- ALBERTINI Bill, 2009, « The geographies of contagion » [en ligne], *Rhizomes. Cultural Studies in Emerging Knowledge*, n° 19, [URL : <http://www.rhizomes.net/issue19/albertini.html>], consulté le 16 juin 2011.
- ALI S. Harris et KEIL Roger éd., 2008, *Networked Disease. Emerging Infections in the Global City*, Chichester, Blackwell.
- BARNES David S., 2010, « Targeting patient zero », *Tuberculosis Then and Now. Perspectives on the History of an Infectious Disease*, F. Condrau et M. Worboys éd., Montréal, McGill - Queen's University Press, p. 49-71.
- BASHFORD Alison éd., 2006, *Medicine at the Border. Disease, Globalization and Security, 1850 to the Present*, Londres - New York, Palgrave.
- BAUMAN Zygmunt, 2007, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Le Seuil.
- CARROY-THIRARD Jacqueline, 1981, *Le mal de Morzine. De la possession à l'hystérie (1857-1877)*, Paris, Solin.
- CITTON Yves, 2008, « Esquisse d'une économie politique des affects », *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Y. Citton et F. Lordon éd., Paris, Éditions Amsterdam, p. 45-123.
- CONRAD Lawrence I. et WUJASTYK Dominik éd., 2000, *Contagion. Perspectives from Pre-Modern Societies*, Aldershot, Ashgate.
- DIAMOND Jared, 2000 [1997], *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Paris, Gallimard.
- DODIER Nicolas, 2003, *Leçons politiques de l'épidémie de sida*, Paris, EHESS.
- DRY Sarah et LEACH Melissa éd., 2010, *Epidemics. Science, Governance and Social Justice*, Londres - Washington, Earthscan.
- ESPOSITO Roberto, 2010, *Communauté, immunité, biopolitique. Repenser les termes de la politique*, Paris, Les Prairies ordinaires.
- FOUCAULT Michel, 2004, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*, Paris, EHESS - Gallimard - Le Seuil.
- GARRETT Laurie, 1994, *The Coming Plague. Newly Emerging Diseases in a World Out of Balance*, New York, Farrar, Straus & Giroux.
- GILES-VERNICK Tamara et CRADDOCK Susan éd., 2010, *Influenza and Public Health. Learning from Past Pandemics*, Londres - Washington, Earthscan.
- GIRARD René, 1978, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset.
- GOLDSTEIN Jan, 1984, « "Moral contagion" : a professional ideology of medicine and psychiatry in eighteenth and nineteenth-century France », *Professions and the French State, 1700-1900*, G.-L. Geison éd., Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 181-222.

- HOUDART Sophie et THIERY Olivier éd., 2011, *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- KATZ Elihu et LAZARSFELD Paul L., 2008 [1955], *Influence personnelle. Ce que les gens font des médias*, Paris, Armand Colin.
- KECK Frédéric, 2008, « Les usages du biopolitique », *L'Homme*, n° 187-188, p. 295-314.  
— 2010, *Un monde grippé*, Paris, Flammarion.
- KIRKSEY S. Eben et HELMREICH Stefan, 2010, « The emergence of multispecies ethnography », *Cultural Anthropology*, vol. 25, n° 4, p. 545-576.
- KOCH Tom, 2011, *Disease Maps. Epidemics on the Ground*, Chicago - Londres, University of Chicago Press.
- KRAUT Alan M., 1994, *Silent Travelers. Germs, Genes, and the « Immigrant Menace »*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- LATOUR Bruno, 1984, *Les microbes. Guerre et paix*, Paris, Métailié.
- LEAVITT Judith W., 1996, *Typhoid Mary. Captive to the Public's Health*, Boston, Beacon Press.
- LENCLUD Gérard, 1998, « La culture s'attrape-t-elle ? », *Communications*, n° 66, p. 165-183.
- LOFGREN Eric T. et FEFFERMAN Nina H., 2007, « The untapped potential of virtual game worlds to shed light on real world epidemics », *The Lancet Infectious Diseases*, vol. 7, n° 9, p. 625-629.
- MAIRE Catherine-Laurence, 1985, *Les convulsionnaires de Saint-Médard : miracles, convulsions et prophéties à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard - Julliard.
- MOREAU Pierre-François, 2005, *Spinoza. État et religion*, Lyon, ENS Éditions.
- NEYRAT Frédéric, 2008, *Biopolitique des catastrophes*, Paris, MF.
- NOVEMBER Valérie et DE CONTO Katia, 2011, « Politiques des pandémies : de la détection des risques à l'action publique », *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales*, S. Houdart et O. Thiery éd., Paris, La Découverte, p. 101-110.
- PARIKKA Jussi et SAMPSON Tony D. éd., 2009, *The Spam Book. On Viruses, Porn and Other Anomalies from the Dark Side of Digital Culture*, New York, Hampton Press.
- PINELL Patrice éd., 2002, *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France (1981-1996)*, Paris, PUF.
- RENNEVILLE Marc, 1994, « Entre nature et culture : le regard médical sur le crime dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire de la criminologie française*, I. Mucchielli éd., Paris, L'Harmattan, p. 29-53.
- SAPIRO Gisèle, 2011, *La responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Le Seuil.
- SAUSSY Haun éd., 2010, *Partner to the Poor. A Paul Farmer Reader*, Berkeley - Los Angeles, University of California Press.
- SHILTS Randy, 1987, *And the Band Played On. Politics, People, and the AIDS Epidemic*, New York, Saint Martin's Press.
- SPERBER Dan, 1996, *La contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob.
- TARDE Gabriel, 2001 [1890], *Les Lois de l'imitation. Étude sociologique*, Paris, Les Empêcheurs de tourner en rond.
- WALD Priscilla, 2008, *Contagious. Cultures, Carriers, and the Outbreak Narrative*, Durham - Londres, Duke University Press.
- WENGER Alexandre, 2007, *La fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz.
- WORBOYS Michael, 1999, *Spreading Germs. Disease Theories and Medical Practice in Britain, 1865-1900*, Cambridge, Cambridge University Press.